

Les music-halls – Chronique de la semaine

Gustave FRÉJAVILLE (*Comœdia*, vol. 19, n° 4 674, 8 octobre 1925, p. 2)

France

Gustave Fréjaville (1877-1955), écrivain français, est un chroniqueur musical attiré de *Comœdia*. *La Revue nègre*, dont la première a lieu le 2 octobre 1925 aux Champs-Élysées Music-Hall (le Théâtre des Champs-Élysées momentanément rebaptisé) est un événement au retentissement considérable, qui suscite un très grand nombre de réactions (voir Cugny 2014, p. 198-227). L'auteur, tout en louant le spectacle et ses participants, laisse apparaître à la fin de l'article, la thèse évolutionniste qui était de règle à l'époque dans la réception généraliste mais aussi académique.

Au Théâtre-Music-Hall des Champs-Élysées – La Revue Nègre. –
Joséphine Baker¹, Douglas², les Charleston Steppers³ et le Jazz.

C'est un petit événement, dans l'histoire du music-hall parisien,
que l'exhibition de cette troupe de comédiens, chanteurs et danseurs

¹ Josephine Baker (le prénom d'état civil s'écrit sans accent sur le « e » ; après son installation définitive en France, ce prénom sera francisé en Joséphine), née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint Louis (Missouri) de Carrie McDonald et d'un père inconnu, probablement blanc. Elle est élevée de façon chaotique, conjointement et à tour de rôle par sa grand-mère Elvira (née esclave), sa tante Caroline et occasionnellement sa mère Carrie, fille adoptive d'Elvira. Son enfance est misérable. Dans les taudis de Saint Louis, elle connaît l'extrême pauvreté et la condition des Noirs de cette époque et de cette classe. Elle prend apparemment contact avec le monde du spectacle par des voisins, les Jones. Le père de famille joue du saxophone, sa compagne, Dyer Jones, ainsi que la fille de celle-ci, Dolly, de la trompette, le frère Bill complétant l'orchestre. Elle fait ainsi ses premiers pas à Saint Louis dans un mélodrame intitulé *Twenty Minutes in Hell* où elle tient le rôle d'un ange. Elle part ensuite en tournée dans le célèbre circuit du spectacle noir, le Theater Owners Booking Association (TOBA). Après Memphis et La Nouvelle-Orléans (où Josephine retrouve Dyer Jones qui a rejoint le spectacle), la troupe de Bob Russell s'installe pour cinq mois à Philadelphie en 1921, au théâtre Standard. Josephine y remporte un succès certain, surtout grâce à ses grimaces, strabismes provoqués et autres roulements des yeux. C'est lors de ce séjour à Philadelphie que Josephine rencontre William « Billy » Baker qu'elle épouse le 17 septembre en prenant définitivement son nom. À quelques blocs du Standard, au Dunbar, se joue *Shuffle Along*, la comédie musicale entièrement noire de Noble Sissle et Eubie Blake, dans laquelle elle parvient à se faire engager. Josephine quitte donc Philadelphie pour rejoindre New Haven, première étape de

nègres que nous offre le Théâtre-Music-Hall des Champs-Élysées. À vrai dire, nous avons déjà vu à peu près tout ceci en détail, soit dans quelques revues de variétés, soit dans les revues. Le cake-walk⁴, en 1903, fut une véritable initiation du public parisien à la chorégraphie spéciale des noirs d'Amérique ; et depuis lors de nombreux numéros de danseurs

la tournée de la deuxième troupe au cours de laquelle elle va connaître le succès. À New York, après plus d'un an sur Broadway, les promoteurs de *Shuffle Along* décident de faire partir la troupe principale en tournée. Ils rappellent alors Josephine qui débute à Boston en août 1922. Elle reste plus d'un an dans la troupe, jusqu'en novembre 1923. Elle travaille ensuite avec le duo Buck and Bubbles. Noble Sissle et Eubie Blake préparent alors un autre spectacle, *In Bamville*, qui débute à Rochester le 10 mars 1924, moins de deux mois après la fin des représentations de *Shuffle Along*. Ils font de nouveau appel à Josephine. Rebaptisé *Chocolate Dandies*, le show, plus ambitieux et coûteux que le précédent, ouvre à New York le 1^{er} septembre 1924, au Colonial Theater. Le succès n'est pas à la hauteur des attentes, nombre de critiques estiment que le spectacle est trop léché ou, en un mot, trop blanc. Josephine demande alors qu'on lui permette d'ajouter un numéro *blackface*, ce qu'on lui accorde. Après soixante semaines et des séjours à Philadelphie, Saint Louis, au Canada, à Pittsburgh et Brooklyn, les représentations s'interrompent en mai 1925. Josephine s'installe alors à Harlem et se voit engagée – par l'entremise de Will Marion Cook – au Plantation Club, un club situé à *downtown*, que les producteurs Lew Leslie et Sam Salvin avaient ouvert dans le Winter Garden Theater où Ethel Waters avait pris la succession de Florence Mills. Caroline Dudley Reagan, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade étatsunienne de Paris, souhaite monter à Paris une revue afro-américaine. Elle contacte de nombreux producteurs français mais la plupart se montrent sceptiques. Le peintre Fernand Léger, qui vient de participer à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes, lui conseille de rencontrer André Daven, administrateur du Théâtre des Champs-Élysées. Celui-ci, inauguré en 1912, est déficitaire et vient d'être revendu à Rolf de Maré, amateur d'art d'origine suédoise, qui cherche à élargir la programmation. Séduit par l'idée, il accepte de financer un séjour de Caroline Reagan à New York en vue de recruter une troupe noire. Arrivée sur place, Will Marion Cook l'aide à trouver les artistes qu'elle cherche. La vedette pressentie a sans doute été Florence Mills dont la notoriété est alors au plus haut, mais le montant du cachet demandé a pu se révéler dissuasif. Caroline Dudley et Will Marion Cook tournent alors leurs regards vers Ethel Waters. Ils vont l'écouter au Plantation Club, mais c'est sa remplaçante, Josephine Baker, qu'ils entendent ce soir-là, où il semble que leur décision ait été prise de l'engager, sinon de la propulser vedette du spectacle à venir. Josephine Baker débarque donc à Paris dans la troupe qui sera celle de *La Revue nègre*. Elle va rencontrer un succès foudroyant qui l'incite à rester en France. Ce succès de meneuse de revue ne se démentira jamais, jusqu'à son décès en 1975. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se livre à des actions de renseignement pour la Résistance française et les Alliés. Après la guerre, elle se distinguera notamment par l'adoption d'une douzaine d'enfants d'origines très variées, qu'elle baptisera se « tribu arc-en-ciel ». Ses cendres ont été transférées au Panthéon le 30 novembre 2021.

² Louis Douglas (1889-1939), chorégraphe et danseur afro-américain. Il est en Irlande dès 1903 et accompagne Belle Davis en Europe entre 1903 et 1908. Il épouse Marion Abigail Cook, la fille de Will Marion Cook, et se produit avec elle dans la revue *Toute nue* au concert Mayol en 1924. En septembre de la même année il présente à Paris la revue *Midnight Shuffle Along* avec Palmer Jones. Will Marion Cook le recommande auprès de Caroline Dudley Reagan pour *La Revue nègre*. Il chorégraphie des revues au Casino de Paris entre 1933 et 1936 avant de repartir à New York en 1937.

³ Nom donné à la troupe de *La Revue nègre*.

⁴ Le cakewalk est la première danse afro-américaine diffusée dans l'espace francophone. La vogue de cette musique y remonte précisément à l'année 1903 et au succès de la revue *Les Joyeux Nègres* au Nouveau-Cirque. En France, les premières partitions et les premiers enregistrements du genre furent diffusés dès le début des années 1900.

excentriques nous avaient montré ces désarticulations fébriles sur des rythmes syncopés, mais surtout nous avions vu, à l'Alhambra et dans une revue de Ba-Ta-Clan, l'extraordinaire duo Douglas and Jones⁵ qui s'est disjoint depuis lors : l'un des deux artistes, Jones, est dans la revue du Palace le partenaire de Marcelle Rahna⁶ dans le défilé du Bar américain ; l'autre, Louis Douglas, est précisément l'auteur et le conducteur de la revue nègre des Champs-Élysées. Rappelons encore la princesse Baïnka⁷ à l'Olympia, et les « Coloured Girls » de la revue du Moulin-Rouge⁸, qui avaient préparé notre œil à quelques-uns des effets de Joséphine Baker et de ses compagnes. Enfin, toutes sortes de jazz, depuis quelques années, ont accoutumé notre oreille aux plus effarantes surprises de rythme et de timbre, et nous ne pouvions ignorer, notamment depuis Nina Payne⁹ que cette musique spéciale est génératrice de toute une chorégraphie originale, parfois pleine de charme et de saveur, et d'une séduction singulière.

Peut-être, la « revue nègre » des Champs-Élysées est-elle venue quelques années trop tard pour produire tout son effet de nouveauté ; mais peut-être aussi, faute de cette acclimatation progressive, ne l'eussions-nous pas autant goûtée il y a quelques années. La véritable nouveauté de ce spectacle est pour nous la continuité même de ses effets, le rythme entraînant de l'ensemble et la valeur personnelle de plusieurs de ces artistes, surtout de l'étoile, Joséphine Baker. La direction des Champs-Élysées avait eu l'idée de nous présenter quelques scènes de cette revue en séance privée, avant de montrer le spectacle complet au public.

⁵ Duo formé par Louis Douglas (voir note 2) et Palmer Jones (1888-1928), pianiste afro-américain établi à Paris. Ils montent notamment en 1924 la revue *Midnight Shuffle Along*, décrite dans l'édition parisienne du *Herald Tribune* comme « la première apparition à Paris d'un véritable show par des gens de couleur » (Cugny 2014, p. 171).

⁶ Marcelle Rahna (dates inconnues), dite « la jolie Rahna », danseuse de music-hall et actrice de cinéma française. Elle apparaît notamment dans la revue *Nudist Bar* en 1930 dont elle enregistre deux chansons, « Chanson du nudisme » et « La Blonde Elisabeth ». Elle a fait également carrière en Allemagne.

⁷ Danseuse, nationalité et dates inconnues. *Le Figaro* du 22 août 1921 annonce à l'Olympia, « Maurice Chevalier assisté de Jenny Golder la princesse Baïnka Lord-Ain et douze attractions uniques » (Anonyme 1921, p. 5). Le numéro de mai 1922 de la revue *La Danse* signale : « La princesse Baïnka accompagnée de sa suite vient de donner avec succès un spectacle de danses marocaines sur la scène de l'Olympia » (Anonyme 1922).

⁸ Le Moulin rouge est l'un des grands music-halls de l'époque. Les troupes de danseurs et danseuses sont parfois baptisées de noms souvent aussi aléatoires que provisoires.

⁹ Nina Payne (dates inconnues), danseuse étatsunienne arrivée à Paris en 1921 où elle rencontre le succès, notamment avec Harry Pilcer et Mistinguett. Elle y reste jusqu'à la fin de la décennie.

Il est tout à fait intéressant de constater que ces fragments, choisis pourtant parmi les plus caractéristiques, avaient produit une impression de monotonie et de déjà vu qui a totalement disparu du spectacle complet, bien qu'il ait une durée trois ou quatre fois plus longue. C'est qu'on est peu à peu saisi, entraîné, enveloppé, envoûté par ce mouvement forcené, cette incessante trépidation, cette frénésie continue ; et les tableaux qui se succèdent, dans leur ingénuité savoureuse, tour à tour violents et mélancoliques, nous transportent vraiment « ailleurs », nous dépaysent, tandis que le rythme du jazz s'impose peu à peu aux spectateurs comme aux acteurs, s'insinue jusqu'au fond de notre être, et fait participer chacun de nous au mouvement des danses et des divertissements.

Les tableaux de ce spectacle défont du reste toute description. Des toiles de fond, naïvement peintes, représentent une course de *steamers* sur le Mississippi¹⁰ un gratte-ciel à New York, un village de la Louisiane, dessiné au trait en blanc sur noir¹¹ ; un cabaret aux lumières voilées s'ouvre sur la nuit bleue et se peuple de personnages bizarres... Sur les bords du fleuve, des nègres chantent, des petites filles passent en dansant, avec d'amples robes aux couleurs drôlement heurtées, et des madras noués sur leurs têtes ; des boys en casquettes et foulards, sur des chemises à pois, qui sont les mêmes girls en travesti, forment une sorte de ronde burlesque ; une forte commère à voix de baryton arpente la scène en grimaçant et en roulant des yeux terribles ; une chanteuse dont la voix, les gestes et l'expression nous rappellent vaguement Jenny Golder¹², chante des couplets, dont le sens nous échappe, au milieu des négrillones aux costumes ornés de volants rouges, de deux tons qui s'entredévorent et de nœuds de vert acide ; une Colombine de bronze doré se fait lutiner par un Arlequin ironique, dont le masque noir traditionnel a envahi toute la face entière, tandis qu'un marchand d'oranges et de bas de soie souffle dans une aigre clarinette près de son éventaire roulant¹³ ; devant l'église du petit village, quatre nègres se détachent de la foule et chantent une

¹⁰ La graphie du mot avec un seul « p » est alors la règle dans la littérature française.

¹¹ Les décors de *La Revue nègre* ont été réalisés par le peintre mexicain établi à New York Miguel Covarrubias (1904-1957).

¹² Jenny Golder (1894-1928), de son vrai nom Rosie Sloman, chanteuse et actrice de music-hall, est née en Australie avant que ses parents ne s'installent en Angleterre. Elle fait carrière en France dans les années 1920 et se suicide en 1928.

¹³ L'auteur décrit ici le personnage joué par Sidney Bechet qui faisait partie de l'orchestre réuni pour l'occasion par le pianiste Claude Hopkins.

mélodie plaintive, étrangement émouvante ; un orage éclate, ou une querelle, ou les deux, et de la foule en mouvement, émergent des silhouettes gesticulantes... Je m'arrête. Plutôt que de m'attacher inutilement à rappeler, d'après mes notes, les détails successifs de ce spectacle, qui laisse le souvenir d'un rêve incertain, j'aime mieux rendre hommage au talent original de miss Joséphine Baker et de Louis Douglas, à la grâce capiteuse des Charleston Steppers, et aux éminentes qualités du jazz à qui revient, il faut le dire, le premier rôle et qu'il est impossible d'oublier¹⁴. Cet être inquiétant et agité, crâne étroit aux cheveux aplatis et cirés, joues pleines et sombres frottées de rose, large sourire qui a l'air de mordre, regard vif, jambes sveltes et spirituelles, est-ce une femme, est-ce un garçon ? Nous pouvons nous poser cette question, quand Joséphine Baker paraît en bon déguenillé, au premier tableau, et se livre à des démonstrations frénétiques, où toutes les ressources d'une culture acrobatique allant jusqu'à la dislocation viennent en aide, pour le porter à un perpétuel paroxysme, aux inspirations les plus audacieuses de la danse excentrique. Nous retrouvons cet androgyne dans une autre danse en costume masculin burlesque, jaquette noire et pantalon aux chevilles, qui nous rappelle telle danse fantaisiste où triompha notre Mistinguett¹⁵. Mais, dans plusieurs autres scènes, Joséphine Baker, qui ne cesse, même quand elle passe au second plan, de se tenir en pleine action, se montre femme à n'en pas douter, notamment dans cette « danse de sauvage » d'une audace extraordinaire où, à peu près nue, elle mime la coquetterie et le plaisir, de tout son corps onduleux et nerveux, secoué de spasmes et de frissons, serré de près par son partenaire, Joë Alex¹⁶, qui exprime avec une intensité presque insupportable, d'une ignominie tragique, la force obscure du désir... Joséphine Baker est une rare et curieuse artiste, dont

¹⁴ Le mot « jazz » est souvent utilisé à l'époque pour désigner l'orchestre de jazz. Celui de *La Revue nègre* est dirigé par Claude Hopkins (piano) et comprend Harry Goodwin (trompette), Joe Hayman (saxophone), Daniel Doy (trombone), Ernie "Bass" Hill (tuba) et Percy Johnson (batterie). La tournure de la phrase suivante devrait laisser entendre que le commentaire s'applique à l'orchestre, alors que l'auteur revient sur la personne de Joséphine Baker.

¹⁵ Mistinguett (1875-1956), née Florentine Bourgeois. À partir de 1907 et de son passage au Moulin Rouge sous l'égide du promoteur de spectacles Jacques-Charles, elle devient l'une des chanteuses les plus connues en France, notamment pour son association avec Maurice Chevalier qui s'ouvre en 1912 aux Folies-Bergère. Elle incarne une image de la Parisienne gouailleuse avec des chansons devenues très célèbres comme « Ça c'est Paris » ou « Mon homme ».

¹⁶ Joe Alex (dates inconnues), acteur, chanteur et danseur français (peut-être martiniquais), le deuxième partenaire masculin dans *La Revue nègre* de Joséphine Baker, avec Louis Douglas.

la personnalité se détache nettement des tempéraments et des natures fort intéressantes, Marion Cook¹⁷, Maud de Forest¹⁸, Béatrice Foote¹⁹ et d'autres encore. Louis Douglas montre dans ses danses une invention incessante et cette virtuosité sûre et précise que nous lui connaissons. Il est applaudi avec un enthousiasme justifié, après sa scène des « pieds qui parlent », réglée avec autant de fantaisie que de science. Les girls de couleur, Charleston Steppers, ne sont pas noires ; inégalement foncées, leur peau va du chocolat assez clair à des tons d'ambre ou de topaze, et les artifices du maquillage européen ne leur sont pas inconnus. Cela fait de très curieuses poupées, toutes jolies, et dont quelques costumes, si légers, d'une ingénieuse recherche, nous font apprécier les corps aux lignes fines, à peine voilés d'une dentelle ton sur ton et de bracelets de brillants. Enfin le jazz, dont j'ai dit le rôle prépondérant, étonne tour à tour par ses douceurs fluides et par ses stridences déchirantes, mais ne cesse d'animer ce spectacle de son souffle démoniaque et de sa frénésie nuancée... Maintenant, attendons que l'on nous propose, comme idéal de l'art lyrique, une troupe d'Indiens des prairies imitant en rond le cri du coyote en l'honneur de la lune nouvelle. Ce sera remonter d'un degré encore vers les origines. Mais peut-être alors quelqu'un découvrira que nous n'allons pas tout nus et se demandera si l'art, depuis les temps de la pierre taillée, n'a pas fait tout de même quelques progrès, dont il serait raisonnable de tenir compte. Celui-là, il est vrai, sera probablement traité de réactionnaire et je ne voudrais pas risquer cette aventure. Je déclare donc que j'ai pris un vif plaisir à la revue nègre ; mais si ce plaisir demeurerait exceptionnel, je ne me plaindrais pas trop fort. [...] ²⁰

¹⁷ Marion Abigail Cook (1900-?), chanteuse actrice afro-américaine, fille du chef d'orchestre Will Marion Cook et de la chanteuse Abbie Mitchell. Elle est l'épouse de Louis Douglas (Cugny 2014, p. 202 et 259).

¹⁸ Maud (ou Maude) de Forrest (1898-1985). On sait relativement peu de choses d'elle sinon qu'elle a incarné Desdémone pour un numéro évoquant l'*Othello* de Shakespeare dans une farce intitulée *North Ain't South*, montée à Harlem au Lafayette Theater en 1923. Elle a laissé quatre enregistrements réalisés vers le mois de mars de la même année pour la marque Black Swan, accompagnée au piano par Fletcher Henderson (« Roamin' Blues » et « Doo Dee Blues »), ou par Leroy Tibbs (« Cruel Papa Blues » et « I'm Gonna See You », tous deux restés inédits à l'époque).

¹⁹ Il n'a pas été possible de trouver trace de cette artiste.

²⁰ L'article se poursuit avec un commentaire de la première partie du spectacle, assurée par Saint Granier, de son vrai nom Jean Granier de Cassagnac (1890-1976), chanteur, auteur de chansons et fantaisiste français.

Bibliographie

Anonyme (1921), « Spectacles & Concerts », *Le Figaro*, 22 août, p. 5.

Anonyme (1922), « La danse au Maroc », *La Danse*, mai.

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.